

Espionner des suspects consentants
Entretien avec les artistes du projet *Filature*. Christian Leduc
et Marc-Antoine K. Phaneuf

Geneviève Goyer-Ouimette

Numéro 245, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69739ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goyer-Ouimette, G. (2013). Espionner des suspects consentants : entretien avec les artistes du projet *Filature*. Christian Leduc et Marc-Antoine K. Phaneuf. *Spirale*, (245), 66–68.

Espionner des suspects consentants

Entretien avec les artistes du projet *Filature*

CHRISTIAN LEDUC ET MARC-ANTOINE K. PHANEUF
PROPOS RECUEILLIS PAR GENEVIÈVE GOYER-OUIMETTE

En 2011 et 2012, dans le cadre d'un projet surprenant mis en place par Christian Leduc et Marc-Antoine K. Phaneuf, une filature artistique a eu lieu dans la ville de Granby. Leur projet peut rappeler *Filatures parisiennes* (1978/1979) ou encore *Filature* (1981) de Sophie Calle ; il s'en distingue toutefois de diverses façons. En effet, les deux artistes ont su marier leurs préoccupations esthétiques (introduction de poses photographiques antiphotogéniques ou d'objets populaires) et leurs orientations conceptuelles personnelles (l'anonymat des sujets photographiés ou encore la recherche du potentiel narratif des objets) dans cette performance *in situ* mise en scène dans une vidéo. Ainsi, en puisant dans leur univers créatif respectif, Christian Leduc et Marc-Antoine K. Phaneuf sont devenus des collectionneurs de situations inattendues au fort potentiel « fabulatoire ». C'est grâce au consentement des « suspects » et à la participation active de délateurs (les proches des « suspects ») qu'ils ont pu réaliser leurs nombreuses filatures et bâtir ainsi une banque de photographies volées. Dans le but de s'intégrer à une fiction d'une autre époque, ils se sont eux-mêmes transformés (déguisements et moustaches) en un duo de détectives sortis tout droit d'un film des années soixante-dix. Ce choix délibéré du déguisement décalé ajoutait une dimension « improbable » au projet puisque les artistes cherchaient, d'une part, à se soustraire au regard de leur sujet filé et, d'autre part, à mieux se faire remarquer de la population locale. Ici, tout comme dans le roman de Tonino Benacquista *Quelqu'un d'autre* (2003), où le personnage de Thierry Blin change de vie (et de visage) pour devenir détective, les artistes ont emprunté une identité fictive afin de vivre — et de faire vivre — une expérience qui nous sort du quotidien.

SPIRALE — Le projet *Filature* a été réalisé sur une période de plus d'une année, de juin 2011 à novembre 2012 ; l'ampleur de l'organisation entourant cette filature semble une aventure en soi. Comment avez-vous procédé pour trouver des participants et des collaborateurs dans la ville de Granby ?

MARC-ANTOINE K. PHANEUF — Pour participer aux filatures, nous cherchions des gens susceptibles d'être intéressés à prendre part à notre jeu. Des extravertis. Nous avons produit une annonce en PDF diffusée sur Internet, dans les réseaux sociaux et le site du 3^e impérial, le centre d'artistes autogéré coproducteur du pro-

jet. L'annonce a également été envoyée à des organisations regroupant de potentiels intéressés : la ligue d'improvisation, l'école de théâtre, le cégep. La ligue d'improvisation de Granby n'a pas été une bonne piste, puisque tous les participants habitaient les régions de Montréal ou de Sherbrooke. Lors de notre première semaine de résidence, en septembre 2011, nous avons présenté le projet à des étudiants du cégep.

De plus, nous cherchions des gens qui avaient un horaire chargé : plusieurs emplois, des activités diverses, une vie sociale active. Il nous fallait des suspects qui seraient excitants à suivre.

CHRISTIAN LEDUC — Nous avons reçu quelques propositions de candidatures et, en septembre 2011, nous avons rencontré les intéressés. Trois candidats ont été retenus. Ils répondaient exactement au profil que nous voulions pour nos suspects, si ce n'est qu'ils habitaient tous les trois chez leurs parents ! Nous cherchions de prime abord des gens entre 25 et 35 ans, mais ceux-là n'ont pas répondu à l'appel. Le projet s'est donc déroulé avec de jeunes adultes de 19 à 21 ans. Cela a donné une saveur à la fiction qui a découlé des filatures.

Les collaborateurs — et je pense ici aux informateurs — n'ont pas été difficiles à



Christian « Le Duc » Boily et Marc A. Kowalski. Crédit photo : Patrick Beaulieu

trouver. Chaque participant qui a passé l'entrevue a pris le temps de remplir un questionnaire sur ses habitudes de vie et ses intérêts. Dans ce questionnaire étaient listés des informateurs potentiels, avec courriel et numéro de téléphone. Nous savions donc qui joindre pour nous informer de leurs déplacements, occupations, activités, etc.

MARC-ANTOINE K. PHANEUF — En communiquant avec ces informateurs, quelques-uns nous ont affirmé que le rôle de collaborateur leur convenait mieux que celui de suspect, avouant avoir considéré de soumettre leur candidature. C'était donc une manière pour eux de prendre part au projet (en dupant leur ami ou collègue) sans en être le point central.

SPIRALE — Il a été passionnant de suivre l'enquête sur Internet à travers les deux rapports écrits de vos alias, les détectives Christian « Le Duc » Boily et Marc A. Kowalski. Les photos les accompagnant ajoutaient tant à la fiction qu'à notre regard voyeur. Dans ces rapports, vous évoquez le fait que certaines personnes vous ont repérés et que vos « suspects » en ont été informés. Comment avez-vous fait usage des situations inattendues, dont celles de la dénonciation, pour enrichir votre projet?

CHRISTIAN LEDUC — Tous les moments où une tierce personne faisait entrave à nos filatures — que ce soit en nous dénonçant à un suspect, ou simplement en garant sa voiture dans notre champ de vision — ont collaboré à l'expérience de filature, en nous donnant du fil à retordre et en créant des rebondissements. D'autres moments inattendus nous ont été très bénéfiques. Justement après avoir été dénoncé à une suspecte, nous l'avons revue par hasard, environ une heure plus tard : elle traversait la rue à proximité du restaurant où nous dînions. Ce moment — digne d'un film — a été très excitant, puisqu'il nous a permis de rebondir et de reprendre la filature plus rapidement que nous l'avions espéré. Ajoutons à cela qu'il est fort probable que la suspecte croyait toujours nous avoir semés.

MARC-ANTOINE K. PHANEUF — Il faut dire aussi que le scénario du film est construit à partir de tous ces moments inattendus. Les événements vécus lors de la filature — se faire obstruer la vue par une voiture, ou se faire dénoncer par un quidam —, si hasardeux et anodins qu'ils ont pu être dans le jeu avec les suspects, sont devenus des moments de tension dans la fiction que nous en avons tiré. Il y a un monde entre la réelle filature, passive et de longue durée, et ce qu'on en voit au cinéma, les

scènes d'action et les interactions entre les suspects et les détectives. Même si nous suivions simultanément trois suspects (pour ne jamais avoir à attendre trop longtemps), nos surveillances avaient l'allure de réelles filatures ; afin de les rendre excitantes pour les spectateurs, il fallait créer des intrigues.

De même, certains éléments détachés, par exemple la présence d'une boîte de carton dans deux lieux et moments différents lors de la filature, sont devenus des éléments clés de la fiction racontée dans le film. Ils ont permis de construire l'histoire autour d'éléments bien réels pour développer des récits fictifs ; dans ce cas-ci (la boîte de carton), pour créer un lien entre deux personnages sans réelle relation.

SPIRALE — Il s'agit de votre premier projet de collaboration ; comment évaluez-vous l'apport et l'effet de la confrontation de vos deux univers de recherches, c'est-à-dire la photo et la création de situations inattendues, d'une part (Christian Leduc), et le « ready-made populaire » et le littéraire, d'autre part (Marc-Antoine K. Phaneuf) ?

CHRISTIAN LEDUC — En fait, nos intérêts et nos univers respectifs ne sont pas si différents les uns des autres. Dans le cadre de la filature, ils ont fonctionné en complémentarité.

MARC-ANTOINE K. PHANEUF — Par cette collaboration, nous nous sommes influencés l'un l'autre : Christian s'est penché sur un type de photographies qu'il n'avait jamais considéré, alors que les filatures m'ont permis de vivre des expériences sur le terrain, ce qui n'est pas au cœur de mon travail habituel. Nous sommes sortis de nos pratiques habituelles. Ça nous a même permis d'enrichir nos démarches au point d'imaginer d'autres collaborations où l'intervention dans la vie privée des gens serait le point de départ des projets ; nous avons connu un rapport d'intimité hors du commun avec nos suspects, même si nous ne les connaissions pratiquement pas.

Pour la filature, les tâches étaient bien divisées. Christian est photographe, et comme j'affirme toujours que je suis nul avec un kodak, c'était à lui de documenter visuellement le projet. Je ne m'en tenais alors qu'aux notes manuscrites — le travail d'auteur, disons. Puis j'ai

scénarisé le film, ce qui m'a permis de plonger dans un type d'écriture qui m'était inconnu, où j'ai procédé par mimétisme à partir de modèles précis, de clichés du genre.

CHRISTIAN LEDUC — La filature nous a permis de mélanger nos deux pratiques : de vivre une expérience où nous étions à la merci de sujets sur lesquels nous n'avions pas une grande part de contrôle. Ils étaient comme des ready-made que nous suivions.

MARC-ANTOINE K. PHANEUF — *Idem* pour le film. Nous l'avons construit avec le matériel déjà accumulé, comme un documentaire.

SPIRALE — Votre vidéo *Granby mystère : milice anachronique secrète occulte*, présentée à la communauté de Granby en novembre 2012, représente l'aboutissement de votre projet. Composée des images recueillies des « suspects » et des détectives en action, elle expose les preuves tout en brouillant les pistes d'interprétation de celles-ci. En quoi cette position ambivalente est-elle le « miroir » de la posture que vous avez adoptée dans le cadre de votre projet ?

CHRISTIAN LEDUC — Les trois suspects que nous avons suivis et dont les allées et venues ont été documentées à leur insu ne se connaissaient pas. Pour que le projet ait une unité, il nous fallait montrer que ces trois suspects frayaient ensemble. Il fallait donc inventer.

Nous avons pensé à des astuces pour réunir au moins deux des trois suspects, mais comme nous allions nous y pencher, nous avons appris, avec l'aide d'un de nos informateurs, qu'un de nos suspects avait une activité dans le même lieu (un centre communautaire) et à la même heure qu'une autre suspecte. Le lien était créé. Il ne s'agissait alors que de documenter l'arrivée des deux protagonistes au lieu dit.

MARC-ANTOINE K. PHANEUF — Tout le projet exploite une tension entre la réalité et la fiction. Lors des filatures, à titre de détectives des années soixante-dix, nous étions de supposés personnages de fiction qui documentaient des événements réels — non scénarisés — perpétrés par des gens qui n'ont rien de suspect, vivant normalement leur quotidien.

Cette tension entre la réalité et la fiction est reflétée dans le film. L'histoire narrée par l'animateur de *Granby mystère* est une fiction fantasmée qui trouve son pendant dans des documents photographiques relatant des banalités de la vie : aller travailler, dîner au restaurant, souper chez des amis, se rendre à l'école, rentrer après le boulot, etc. C'est justement par ce clivage que la fiction devient efficace : parce que le visuel ne sert pas le récit, tout le film devient une narration qui tourne à vide. Les *forces occultes supérieures* et la *milice anachronique secrète occulte* deviennent des objets farfelus et infondés. Ils ne sont pas des miroirs déformants, mais davantage une pure invention digne de l'écriture d'une fiction.

CHRISTIAN LEDUC — Les éléments étaient si banals qu'une histoire trop près de la réalité aurait été ennuyante. Il nous fallait de l'occulte, du mystérieux, de l'excès. L'histoire racontée est truffée de raccourcis, d'affirmations infondées ; c'est là une couche supplémentaire de fiction, l'animateur de *Granby mystère* devient un genre de mythomane peu convaincant.

SPIRALE — L'aspect général de votre vidéo évoque de diverses manières l'esthétique des émissions des années soixante-dix, comme les plans statiques, la répétition à outrance, le filtre vieillot brun-beige, le bureau au mur de bois foncé couvert de chapeaux, l'animateur qui fume, le téléphone rouge avec fil, les zooms sur des photographies des « suspects » et la mise en scène des deux « héros » : les détectives Christian « Le Duc » Boily et Marc A. Kowalski. Votre film se sert de cette esthétique pour mettre en valeur les images volées lors de vos filatures ; toutefois, même si vous mettez en relief la construction tendancieuse de ces types d'émissions populaires, on y sent votre attachement aux années soixante-dix. Pour quelles raisons avez-vous choisi de puiser à même l'univers télévisuel et esthétique de cette période pour la réalisation de cette vidéo ?

MARC-ANTOINE K. PHANEUF — La thématique des années soixante-dix fait partie du projet depuis sa genèse. Lorsque nous avons eu l'idée de suivre des gens (volontaires) dans la ville, nous avons pensé qu'être déguisés en

détectives des années soixante-dix pourrait apporter un élément de fiction supplémentaire au projet : pour les passants, voir deux détectives hors du temps pourrait être une rencontre intéressante. En usant de ce clivage temporel, nous nous arrangeons pour nous faire remarquer, ce qui contribuait à la thématique de « l'envers de l'endroit » qui chapeautait les projets du 3^e impérial dans les dernières années.

Aussi, il faut dire que le cliché du détective n'a rien de très actuel. Même si le métier a peu changé (on se cache toujours dans une voiture pour espionner des suspects en vue d'amasser des preuves documentées à l'aide d'appareils photo et de caméras vidéo), la véritable référence de l'image du détective date des années soixante-dix, voire même des années quarante. Des films comme *The French Connection* et *The Conversation*, se déroulant dans les années soixante-dix, nous ont beaucoup influencés pour le projet.

CHRISTIAN LEDUC — Tu oublies « Sabotage » ! Notre inspiration première issue de cette décennie était le vidéoclip de « Sabotage » des Beastie Boys, tant pour l'allure des personnages — lunettes fumées, moustaches, vêtements beiges et bruns — que pour la dynamique des actions posées. Ce qui est drôle, c'est que notre film apparaît comme le contraire de ce vidéoclip. Nous ne sommes pas dans l'action mais plutôt dans la narration documentaire.

L'inspiration première de *Granby mystère* est bien sûr l'émission *Dossiers mystère*, celle des années quatre-vingt, que Marc-Antoine et moi écoutions lorsque nous étions enfants. C'est un type d'émission qui existe encore aujourd'hui : on y raconte des faits inusités, en les appuyant sur des reconstitutions vidéographiques ou des archives photo. Il en pleut à Canal D. Ce genre de documentaire de bas niveau nous intéressait pour raconter une histoire invraisemblable. Pour conclure un projet dont le dessein premier était la cueillette de preuves photographiques, il était de bon aloi de laisser une grande importance à ce support dans la finalité de notre œuvre. ⊥